

ALBERT SPEEKAERT

JOIES ÉLÉGIAQUES

1945

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|-----------------------------|-----------|
| Dédicace | 5 |
| JOIES ÉLÉGIAQUES | |
| | 7 |
| Joies élégiaques I | 8 |
| II | 9 |
| Katharsis | 10 |
| Ineffabile | 11 |
| Le poète | 12 |
| À Celui qui est caché | 13 |
| Espérance de poète | 14 |
| LE CHANT DE LA TERRE | |
| | 15 |
| PRINTEMPS | |
| | 16 |
| Chant de printemps | 77 |
| Violettes de mars | 78 |
| Matin de printemps | 79 |
| Soir de mai | 20 |
| Nuit de mai | 21 |
| Printemps | 22 |
| Fleur du soir | 23 |
| Sombre nuit de mai | 24 |
| Beauté du jour | 25 |
| Chant du merle | 26 |
| ÉTÉ | |
| | 27 |
| Après-midi | 28 |
| Soir d'été | 29 |
| Souffrance du jour | 30 |
| Étang le soir | 31 |
| Petite mélodie du soir | 32 |
| Dernière lumière | 33 |
| Veille | 34 |
| Prière du soir | 35 |
| AUTOMNE | |
| | 36 |
| Automne | 37 |
| Appel d'automne | 38 |
| Cadeau nocturne | 39 |

| | |
|--|-----------|
| Adieu | 40 |
| Marée d'automne | 41 |
| Feuille d'automne | 42 |
| Paysage d'automne | 43 |
| Demi-jour | 44 |
| L'heure crépusculaire | 45 |
| Chant d'automne | 46 |
| HIVER | |
| | 47 |
| Givre | 48 |
| Vitre hivernale | 49 |
| La neige tombe | 50 |
| Paysage de neige | 51 |
| Matin d'hiver | 52 |
| MASQUES | |
| | 53 |
| Le hérisson | 54 |
| Le gorille en prison | 55 |
| L'araignée | 56 |
| Le tzigane | 57 |
| Christophe Colomb | 58 |
| Le bouffon | 59 |
| Contrition | 60 |
| INTÉRIORITÉ | |
| | 61 |
| Le royaume des hommes | 62 |
| Vie | 63 |
| Bonheur | 64 |
| Chant de la mutabilité | 65 |
| Déception | 66 |
| Chant triste pour un mort | 67 |
| Rêve (<i>in memoriam patris</i>) | 68 |
| Prière | 69 |
| Misère | 70 |
| Chant intérieur | 71 |
| L'ingrate | 72 |
| Lacrimæ rerum (<i>les larmes des choses</i>) | 73 |

DÉDICACE

Comme un jardinier vous offre les fruits
qu'il a pu cueillir dans ses vastes jardins,
où tout l'été se reflète en leurs formes,
la volupté et le don plénier de la terre,

comme il aime leur courbure, leur duvet et leurs couleurs,
l'or et le jaune, le rouge et le violet flamboyant,
les éclats profonds et leurs lourdes odeurs,
d'où monte tout le bienfait de l'année,

ainsi, je vous offre ce qui, dans le jardin de ma vie,
au printemps et en été, a mûri en poésie,
de la souffrance et des joies, qui comme d'étranges floraisons,
s'est levé de mes jours.

JOIES ÉLÉGIAQUES

JOIES ÉLÉGIAQUES

I

Béni qui vous a trouvé, entouré d'une ombre de lourdes nuées
dans votre propre profond bois, qui murmure dans une crainte
de silence, où un chant dans le lointain, en sifflant des vents,
entoure en le protégeant votre rêve incompris.

L'éclat demeure incertain, de votre gloire atténuée ;
vous êtes comme la floraison du soir, quand le crépuscule tombe alentour,
comme la nostalgie autour de l'âme quand elle doit entendre
comment, dans son propre bois, son bruit le plus doux s'égare.

Ô désir bel-obscur, qui, éternellement inexprimé,
jaillit au plus profond des sentiments et adoucit toute souffrance,
mais laisse derrière lui une tristesse infinie, mi-écloso,
et qui cherche le repos, mais n'en trouve aucun.

Ô enchantement qui transporte, ô chant silencieux,
qui nous libère en vibrant et nous captive à ses rythmes,
qui nous fait languir de désir dans notre plus profonde joie,
ô rêve qui ouvre sa fleur élégiaque en ce poème.

II

Ô rêve qui s'étend haut par-dessus vents et tempêtes,
comme un royaume bienheureux où l'angoisse n'a point d'accès,
ô lumière à la transparence voilée où vit l'univers recréé,
sanctifié et apaisé, en d'insaisissables formes,

comme à son pôle, mon âme est attirée par vous ;
en vous la terre est toute fleurie en un éclat d'éternité.
Aucun autre horizon ne peut plus m'attirer dans sa lumière :
tout ce qui ne fleurit pas en vous n'est qu'ombre et obscurité.

Par vous seulement, ce royaume d'ombres et d'images
trouve une signification plus sainte et plus haute dans votre altière lumière,
ô rêve voilé-clair, qui en sombre volupté rayonnez,
ô splendeur qui êtes l'ultime obscurité avant la lumière de Dieu,

heureux qui vous a trouvé. À lui le secret est donné
de ne pas se tenir là, aveugle et désemparé dans la forêt de sa propre vie,
mais d'avancer sur le chemin obscur, du pas ferme du pèlerin,
dans l'humilité d'un œil qui regarde en haut vers votre haute clarté.

KATHARSIS

Apparence cachée,
environnée d'obscur, et douce,
d'où tenez vous la puissance
de me lier ?
Mes vents les plus mouvants
trouvent-ils le repos
au plus profond de votre nuit ?

Ô être secret
environné d'ombre
levé dans l'âme
et si tentant,
je suis dans votre gloire
comme la terre perdue
dans la clarté de la lune.

Mes voix se meurent ;
je me tais dans votre nuit ;
je suis tout en votre pouvoir
et j'écoute :
avec un murmure tremblant
votre ténèbre m'entoure,
et votre nébuleuse splendeur.

Le bonheur vient m'environner
en mystère sans mot,
comme le blanc givre froid
fait, la nuit, sur les allées d'arbres,
et me tient soulevé
dans une vie chancelante et rêveuse
où je m'évanouis.

INEFFABILE

Oh ! puissé-je vous dire en silence,
vous approcher sans vous blesser
par mes mots.

Voici, vous me faites signe,
mais je défaille
quand j'approche.

Merveille mouvante,
vous jaillissez
et disparaissiez à nouveau.

Oh ! si mes sonorités pouvaient vous saisir,
si je pouvais vous embrasser,
et méditer en cet instant !

Mais, chaque fois,
mes tentatives
sont des mensonges.

Chaque approche
déraisonne
et erre davantage.

Et en parlant je saigne et je brûle
de ce qu'obscur et inexprimé je soupçonne,
et dois échouer.

LE POÈTE

Le poète taille son image
dans le bois rugueux des mots.
D'une douceur enivrante comme le vin,
sa fièvre aiguë le pousse.

En lui se meut, profonde et secrète,
avec une merveilleuse jouissance,
l'image indéfinissable
qu'il aime et redoute.

Il y a une douce peine
en cette haute volupté,
quelque chose que rien ne peut apaiser
et qui cherche un vrai repos.

Il taille dans le mot rugueux
son murmure intérieur,
quelque chose qu'il a entendu
en phrases inexprimées.

Et, soupirant, il taille son image,
poussé et lié,
de ce que cache son âme
et qu'il a trouvé dans son chuchotement.

Et le mot rugueux fleurit
en une vie d'un éclat éblouissant,
et l'image de l'âme vient
planer tout au long de ses versets.

Et celui qui entend la claire sonorité
de la vivante parole
se réjouit de l'ardeur
qui brûle en ses profondeurs.

Seul le poète porte
sa peine insoupçonnée
de ce qui dans le mot rugueux
n'a pu être taillé.

À CELUI QUI EST CACHÉ

Je vous ai perçue depuis longtemps,
voix secrète et cachée,
dans les silences, les actions et les rêves,
dans les roses et le genêt en fleurs,
dans les yeux et le soir et les arbres,
avec votre accent tendrement pénétrant.

Je ne savais pas ce qui me charmait,
je vous soupçonnais pleinement belle, et j'étais heureux.
Maintenant je le sais, cette voix que j'entendais,
tous les autres passent bruyamment à côté.
Je reste seul avec vos chantantes paroles,
le long du chemin, et de côté...

Tandis que pour tous je suis perdu,
vais-je rester seul où je me tiens ?
parce que j'ai été choisi par vous,
que je suis devenu un étranger qui, sans pitié,
a été écarté des chemins assurés,
et qui deviendra bientôt un exilé ?

Je le sens : d'amers renoncements m'attendent
si je veux vous rester fidèle,
ceux d'une tâche virile et pleine d'attente :
patiemment et en silence, comme une femme,
attendre dans la privation et la pénitence,
la joie de concevoir votre parole !

Mais je le veux, qu'au moins mon âme puisse entendre
votre voix et son discours chantant,
qu'au moins naisse en mon fond
votre balbutiant et chuchotant commencement
qui croît en un chœur mouvant
que j'aime inexprimablement.

ESPÉRANCE DE POÈTE

Si parmi ces milliers d'agités
il s'en trouve un seulement qui comprend,
si parmi ces rieurs et ces joueurs de cartes
il se lève seulement un visage,

pour entendre le chant que solitaire je chante,
et silencieux demeure en l'entendant,
s'il en est un seulement que charment mes accords,
un seul qui trouve joie et consolation dans mes paroles,

alors c'est assez pour mon âme solitaire,
assez pour mon labeur et tout ce qui est advenu ;
s'il en est un seul dont la vie et le destin
aient jamais été semblables aux miens, et ait dit : merci, ô Dieu !

LE CHANT DE LA TERRE

PRINTEMPS

CHANT DE PRINTEMPS

Les jardins fleurissent, blancs et rouges ;
pousses et tiges vert tendre.
L'eau scintille dans le fossé,
les merles ne peuvent plus se taire.

L'air est mystérieusement mû
d'une haleine profonde et de soupirs,
et dans le vent, transporté dans les hauteurs,
l'espérance tournoie qui en un chant veut s'élever.

Entends, en haut, au faite du châtaigner
la grive qui chante doucement,
commence timidement, puis interrompt
son chant encore maladroit...

Ô vie, éternellement rejaillissante,
ô puissance qu'aucune mort ne peut contraindre,
ô joie qui emplit ma voix,
ô chant de printemps, je veux chanter !

VIOLETTES DE MARS

Un obscur petit bouquet
de violettes pourpres
cueilli en ce frais moment,
et toute ma chambre
est pleine de leur arôme,
il remplit aussi mon cœur : que ce soit le printemps...

Plein de désir
que de nouveau vienne le printemps,
qu'il nous sourie et nous illumine,
qu'à nouveau le matin,
se déploie une rose,
et que vibre la nuit au chant du rossignol...

Un obscur petit bouquet
de violettes pourpres,
et tout mon être est lourd de désir...
Les nuages courent
comme des arômes colorés.
Et les lointains, là-bas, sont de limpides yeux.

MATIN DE PRINTEMPS

Le soleil hésite à transpercer l'air embrumé
qui couvre les prairies de ses humides vapeurs.
Dans le léger silence, la multiple musique
de fins oiseaux chanteurs parmi les frondaisons.

Ce ne sont nuls accords aux tout-puissants accents
ni jubilation d'une chanson perçante,
mais c'est le tendre gazouillis qui de buissons et haies
coule par le matin comme une eau qui clapote.

La rosée est fraîche et ruisselle déjà des feuilles
ou se tient en tension comme une claire pierre.
L'ascension du soleil éclaire déjà tout,
et ce jour est déjà tout entier de lumière.

SOIR DE MAI

Écoute ! Le soir bourdonne d'abeilles lourdes de miel
qui, des jardins et des prairies en fleurs,
retournent au rucher où le jaune rayon
coule déjà en gouttes de leur doux fardeau.

Les airs parfument et un lourd murmure
hante les hêtres tels une paisible demeure
tout le long des étangs aux frissonnants roseaux
tandis qu'à l'horizon les étoiles éclosent.

Merci de cette paix, ô Dieu, merci de ce repos,
et merci de ce jour où d'une joie tranquille,
de vos mains qui jamais ne sont vides de grâces,
je reçois du travail la grave bénédiction.

NUIT DE MAI

La nuit fraîche se meut en un humide bleu,
en lumière écaillée qui des hauteurs s'avance,
où les étoiles mènent leurs chœurs éternels
alentour de la lune glissant des nuages.

Et la terre peut contempler ce jeu
et sent en tournant en elle-même, comme elle fleurit,
enivrée de clartés, et comme une rosée désaltérante
descend en son silence comme un rêve.

Vous voici, Vierge, levée haut par-dessus nous,
vous, belle lune, éclatante de l'amour de Dieu,
et qui par votre sourire, charmez l'âme
guérie de son angoisse pour une plus profonde joie.

Et quand souvent nous manque la paisible lumière
où l'homme reconnaît ses chemins assurés,
nous voyons cheminer nos nuits d'un doux éclat
et votre face vers la nôtre tournée.

PRINTEMPS

Les feuilles bavardent,
vert sombre.
Déjà l'abeille vient
avec un doux baiser
vers chacune des fleurs.

Maintenant en secret
gonfle le noble fruit
aux branches qui s'élèvent
dans l'air tiède
presque immobile, en se berçant, rêveur.

Le soleil de ses feux
rayonne tout-puissant
qui, vibrant en mon âme claire
y verse un flot de joie.

FLEUR DU SOIR

Une fleur dans le soir
et à demi fermée,
un papillon plongé
en elle, son calice.

De miel et de couleur,
de soleil enivré,
maintenant somnolent
dans le repos noyé.

Les moustiques du soir
bourdonnent doucement,
autour des deux
de façon monotone,

bourdonnant alentour
de cette mince vie
quand et mort et ténèbre
se tissent peu à peu.

La fleur, le papillon,
l'obscurité du soir,
oh ! c'est le chant de l'âme
que maintenant, j'écoute.

SOMBRE NUIT DE MAI

Maintenant la nuit pleure ses larmes sur l'herbe,
dans de profonds soupirs qu'aucun mortel n'entend.
Il n'est plus de rayon de ce qui fut lumière,
et puisse consoler sa noirceur sans limite.

Lui reste seul, lourd fardeau silencieux
d'obscur souffrance, qui gonfle en silence
à tous les horizons où le disque lunaire ne grandit pas.
Cela gonfle en une mer de sombres douleurs.

Maintenant la nuit pleure ses larmes sur l'herbe,
mais l'espoir va pâlir enfin à l'horizon
dès que resurgira, comme en un verre en flammes
le soleil au travers des larmes embrasées.

BEAUTÉ DU JOUR

Ce calice va-t-il
où j'ai tant bu de joies,
et c'était ce matin,
dès ce soir se faner
et se cacher encore ?

Ô beauté périssable,
qui de fraîche rosée
avec la mort tissée,
ne parez qu'une aurore
et ne vivez qu'un jour.

Bientôt la nuit viendra,
lorsque vous serez morte,
frissonner alentour,
ô fleurs chargées de mort,
qui faites signe encore.

Et comme vous je suis,
je porte en moi la mort,
cachée.
Car ce matin pour moi
peut être le dernier.

CHANT DU MERLE

Dans le bois sombre
à l'heure obscure,
un merle chante,
flamme de feu.

Il retentit
d'éclats tranchants
clairs et dansants
en belle chute.

D'autres oiseaux
je n'entends rien,
car tout le soir
est le domaine

qui vaste, écoute
le chant puissant
de ce que conte
et dit le merle.

Jusqu'à ce qu'il
s'effraie soudain
de la lampe
dans la maison.

Il cesse alors,
le jour s'en va
tacite et mort.
La nuit grandit,
elle menace
toute-puissante.

ÉTÉ

APRÈS-MIDI

Par-dessus étang, lande et dunes,
les vents murmurent, lourds d'odeurs.
Les horizons le long des cimes
s'ouvrent limpides comme eau claire.

Par les silences vont les chants
que j'écoute, c'est mon plaisir.
Et mon désir aux larges ailes
de mon repos s'envole tel un héron.

SOIR D'ÉTÉ

L'ardeur des cieux rayonne en gloire.
La face plate des étangs s'est engloutie.
À l'entour des prairies égales où courent les brumes
le crépuscule descend ses voiles humides.

Le bois murmure doucement dans ce parfait silence.
Les derniers mugissements des lointains troupeaux disparaissent.
Ô bienheureuse espérance de l'aurore prochaine
tandis que le sommeil va lier mes yeux pesants.

Mais à travers le soir, comme un cœur qui combat,
soudain, le coup sonore du pic.

SOUFFRANCE DU JOUR

Le jour passa pleurant
le long de ma fenêtre.
Il pleure encore rouge
par la vieille allée de hêtres,
et de toutes ses heures,
aucune ne fut gaie.
Leur lourd cortège ne fut
qu'un seul chagrin pour moi.

Le soir passa pleurant
le long de ma fenêtre.
Et maintenant la nuit
étend sa noire puissance.
Il y a une plainte
supportable, et un cri,
une inexprimable
souffrance en moi.

Le jour passa pleurant
le long de ma fenêtre.
Je suis assis tout seul,
et nul qui me console.
Viens, mon âme,
laisse tout de côté,
et porte résignée
tout ce qui te fait mal :
qu'il en soit ainsi.

ÉTANG LE SOIR

Le soleil sombre dans cette eau,
le soir surgit de ces roseaux,
un canard bavard et pressé
quitte l'étang et ses vapeurs.

Plus aucune ride sur l'eau,
plus de froissement de roseaux ;
où le soir se répand sur les eaux
règne la paix en plénitude.

PETITE MÉLODIE DU SOIR

Soir, tombe maintenant,
tombe maintenant nuit,
je me sens abîmé
et viens reprendre force.

Soir, tombe maintenant,
et tombe doucement
et mets fin à ma peine
et viens calmer sa plainte.

Apporte le repos
à toutes mes envies
et donne-moi la force
pour tout ce qui me manque.

DERNIÈRE LUMIÈRE

La cime des plus hauts arbres
se raie d'un dernier soleil ;
les prairies blanches s'embrument
tout au long de l'horizon.

L'oiseau, le vent et la feuille
tout ensemble se repose.
Mais rien ne calme le cœur
quand les étoiles reviennent.

VEILLE

Entre les mains du soir
le soleil pèse, lourd de sommeil.
Il s'est tout englouti,
en un geste non-vu
dans sa couche.

Regardez donc, mes yeux ;
tout cela seulement
ne dure qu'un instant,
ciel et terre s'en vont
au néant.

Mais ce cœur sans repos
reste encore à veiller,
solitaire,
voulant rompre ses chaînes.

Ô Dieu, dans ces ténèbres
on a tant combattu.
Désaltère cette âme,
qui sans trouver de cesse
vers l'ultime salut
ne cesse d'aspirer.

PRIÈRE DU SOIR

Le jour s'en va par des sentiers obscurs...
ô doux Dieu, venez plus près de moi.
De faute et de souffrance je suis lourd,
dans le soir vais solitaire
prient ainsi : « Délivrez-moi du mal ».

Ce que j'ai fait me pèse lourd,
je suis lassé de mes faiblesses.
Laissez-moi quitter cet habit,
ô Dieu, comme au soir dans un lac,
m'aller désaltérer au bain de votre amour,

et reposer en votre grâce,
comme le soir en sûreté fait dans la nuit...
Le jour s'en va par des sentiers obscurs.
De mes faiblesses je suis las,
je prie : « Délivrez-moi du mal ».

AUTOMNE

AUTOMNE

Largement les ramures s'ouvrent à l'automne,
une volupté lourde de forêts dorées.
Nous n'aimons davantage que ces derniers jours
avant que meure enfin toute votre beauté.

Oh, le bronze brillant, oh, le rouge cuivré
du hêtre aux sombres cimes, du chêne enflammé,
et puis le blanc bouleau, et vous à quoi les roses
viennent dans le jardin suspendre leurs parfums.

Tout retient son haleine et seules quelques feuilles
s'agitent librement sur un fil invisible.
Pas d'autre bruit qu'une soudaine tourterelle
qui de rapides ailes bat le haut du bois.

Le jour porte chaque heure en son collier de perles
et la lumière fluide est comme un vin doré.
Oh bonheur de pouvoir retenir son haleine,
de sentir en son cœur qu'on est homme de paix.

Je le sais bien, ô Dieu, qu'à ces heures dorées
novembre va venir pendre ses froids brouillards,
mais au foyer le feu va bientôt s'éveiller
auprès duquel le cœur trouve un nouveau plaisir.

Je porte en paix le sort que vous me partagez :
il n'est sur cette terre aucune joie qui reste.
Mais aucune lueur de bonheur ne se perd
autant que notre cœur à vous reste lié.

APPEL D'AUTOMNE

C'est l'automne apaisé, ses brumes et ses bronzes.
Au jardin défleuri passe le vieil automne,
le chant d'oiseau est mort et le bois pleure seul,
et les grues recommencent leur lointain voyage.

Un cri par le pays que les oiseaux entendent,
ils ont à l'horizon le vieux signe revu,
c'est un nouveau bonheur dont le rêve les charme,
consoler de leur chant cette marée nouvelle.

Et nous qui dans les airs, voyons leur vol en ordre,
qui vivons en ces jours dont la lueur chancelle,
nous sentons comment l'âme ses ailes déploie
et commence vers Dieu l'audacieux voyage.

CADEAU NOCTURNE

Comme m'est précieuse
la toile d'araignée
chargée de la rosée,
suspendue aux buissons,
que j'ai vue au matin !
Les doux soins de la nuit,
de moi insoupçonnés
m'apportent gentiment
par des mains merveilleuses
ce si tendre cadeau.

ADIEU

Adieu, douce lumière,
les volets alentour
vont partout se fermant.
À demain.

L'agréable visage,
maintenant dans la nuit
repose en sommeillant,
bien caché.

Je suis près de la lampe
et reste solitaire
et j'ai l'âme alourdie
de soucis.

Le visage de Dieu
je sais bien qu'il est proche,
je me sens près de lui,
auprès de lui caché.

Et de là il élève
nos deux itinéraires,
je l'espère, ô lumière,
jusqu'à vous ; à demain.

MARÉE D'AUTOMNE

Voici un temps tissé tout entier de lourds ors
de lumière voilée et de pesants fruits mûrs.
Largement sur la vie un grand repos descend,
où l'on écoute en soi le murmure de l'âme.

Oiseaux et vents se taisent merveilleusement.
La solitude reposante est traversée
d'un rayon jaune, et un silence tissé du fil des jours
doucement et lourdement parfumé s'éclaire d'un profond éclat.

Été passé, lointain, périssable printemps,
comme pèsent vos fruits sur ce tardif automne,
comme votre abondance se peint en ces heures !
comme naît un sourire en un visage calme.

Dernière rose en fleur, toute semence mûre,
en murmurant le vent vient par ici courir.
L'automne est riche et grand, la plus haute action
d'une vie mûrissant le fruit qui vient à terme.

FEUILLE D'AUTOMNE

La feuille tombe jaune
dans les eaux de l'automne.
Une image s'écrit,
puis coule peu après.

Les arbres murmurent
avancent dans leurs rêves.
Et la feuille sous l'eau
repose et disparaît.

Un oiseau ? qui le sait ?
Un poisson ? qui le voit ?
L'oiseau même l'oublie,
le poisson n'en dit rien.

Et quand je tomberai
on me pleurera peu,
oublié de chacun,
aussitôt disparu.

PAYSAGE D'AUTOMNE

Il gît gris sous l'air bas
ce pays délaissé.
Peine sur le hameau,
et vide dans les rues.

Fatigue et brouillard autour des maisons.
L'arbre reste droit dans la chute des feuilles.
Les vents susurrent mais bougent à peine
et partout lambine l'obscurité.

DEMI-JOUR

Le jour se perd aux lueurs écartées du soir.
Le cercle des objets toujours plus rétrécit.
La nuit avance et son obscur visage
éteint tout alentour les derniers crépuscules.

Passant les allées d'arbres, les vents lourds fredonnent.
Tout le pays s'endort, soigneusement couvert,
comme fait un enfant, enivré de la vie,
s'allonge pour dormir dans des bras attentifs.

Ayant tout écarté, voilà que je me tiens
plongé dans les ténèbres, sans aucun rivage,
en supplications, seul ô Dieu, et sans mots
je sens mon cœur trembler, mû d'angoisse soudaine.

L'HEURE CRÉPUSCULAIRE

Voilà de nouveau l'heure et les larges nuages,
le dernier rai solaire penchant vers l'horizon
et dans le cœur montant du plus profond abîme
gonfle la lourde mer de mes vieilles tristesses
qui comme une marée surgit soudain d'en-haut
engouffre dans sa vague tout mon univers.

Je me croyais guéri de ces vieilles blessures
et leur force amortie, comme descend la mer,
mais ce soir, je le sens, de nouveau elles vivent,
c'est un flot jaillissant où je chavire entier,
renversant de mon âme les digues qui cèdent
m'exposant sans défense au torrent qui m'inonde.

Oh, sombre peine, à quoi je ne puis échapper,
tu croûs dans le cœur qui cherche son but éternel,
et tu es le désir que rien ne peut dompter
et qui lorsqu'il possède enfin n'est pas content.

CHANT D'AUTOMNE

Tournoie, ô vent, ton chant de peine autour de moi
sur les cimes mourantes des allées du parc,
tournoie encore, ô vent, la jeunesse est partie,
de toute sa richesse il m'est si peu resté.

Et les jours sont bien lents, solitaires et lourds,
tant de rêves partis, abattus contre terre ;
tandis que vers le ciel, en un geste figé
les arbres en priant lèvent encore leurs bras.

Et tous les cieux sont morts, monotones et froids
et les lointains sont là, sans lumière et fermés ;
en l'âme un triste poids grisaille toutes choses,
même le souvenir de ce dont nous jouîmes.

Et nous nous tenons seuls en ces heures obscures,
tel un arbre tremblant devant votre visage,
avec la plainte au cœur comme celle du vent
sur les cimes mourantes des allées du parc.

HIVER

GIVRE

L'hiver est là qui mord, mais les arbres fleurissent
comme blanches épouses en leur tendre robe
de dentelle de givre et de cristal tissée,
comme au printemps jamais les arbres ne fleurissent.

Tout est si blanc partout, tout est tellement beau,
un cortège d'épouses dans ce blanc d'hiver
qui attendent en rang que les cloches résonnent
pour s'avancer ensemble dans leurs robes blanches.

Tout partout n'est que blanc, les buissons, les pelouses,
et alentour les haies, avec leurs noirs réseaux,
c'est comme si la terre et tout ce qui germine
voulait le tendre habit de nouvelle épousée.

VITRE HIVERNALE

Le gel nocturne a envoûté ma vitre en un paysage de rêve
serré de filigrane et couvert de frondaisons immobiles,
de hautes feuilles de fougères et de fleurs à longues tiges
qui toutes pures frissonnent dans l'aurore toute rose.

Là, on voit le fier castel avec tours et créneaux
où siègent les vaillants chevaliers et les courtois ménestrels,
dont le chant résonne dans la salle pleine d'hôtes.
Les femmes écoutent pieusement l'audacieux et doux récit.

Mais rêve et contrée sombrent quand le soleil fait monter son éclat.
De tout ce que la nuit m'offrait, la lumière ne veut rien conserver.
Un peu d'eau coule de ma vitre dégivrée,
et le visage d'un jour ordinaire se découvre à mes yeux.

Ainsi vivent en moi des royaumes exotiques et beaux
qui lorsque ma lumière les cherche s'écartent toujours dans l'obscurité
d'un secret non-éclairé qui entoure toute mon âme de son voile
et remplit son abîme de brumes éternelles.

Oh ! si je pouvais, une fois seulement, concevoir entièrement cette beauté,
ou soupçonner pour moi seul le sens lointain
de ce que mon âme meut si souvent dans son fond,
alors je serais pour toujours arraché à mon étrange angoisse.

LA NEIGE TOMBE

Nulle femme la nuit ne couvre ainsi son enfant.
Ô neige qui tombez, voilà votre toison
qui sur toutes épaules si douce se répand.
On ne peut vous sentir, mais cela m'est si bon.

Vous êtes bon, ô Dieu, vous qui nous préservez
et qui de votre amour aussi nous nourrissez,
et de votre tendresse couverts et chargés
sommes comme buissons quand vous faites neiger.

PAYSAGE DE NEIGE

Comme un visage dort, le paysage est calme.
Voilà tout arbre blanc, toute pousse fléchie,
ni nuage ni vent, ni oiseau qui s'envole ;
la colline enneigée est sous un ciel bleu d'eau.

Quand je vois ce paysage et son pur repos,
d'un visage serein, de calmes yeux de paix,
je redeviens content et tendrement ravi,
comme une mère auprès de son enfant qui dort.

MATIN D'HIVER

Le cri des geais déchire et ouvre le matin
dont la grise lueur perce les arbres noirs.
Les antennes brillent et, gouttant de brouillard
les épais rangs d'arbustes bordent les chemins.

Il ne bouge aucun brin ; comme les nerfs d'un corps décharné
toutes les branches s'étendent à l'écart des autres.
Quelque part, invisible, un groupe de mésanges
s'envole en piaillant au travers des ramures.

Il fait un froid piquant ; ni soleil, ni lumière, ni vie,
aucune voix ne colore doucement ce gris silence.
Seulement, inattendu, depuis les mortes allées,
le cri des geais qui déchire le matin.

MASQUES

LE HÉRISSEON

J'ai grandi comme
une seule arme.
Ceux qui me touchent
se font mal.

Pas un ne sait
comme bat tendre
ce cœur qui si
profond se cache.

Et quand quelqu'un
veut m'approcher,
je suis plein d'angoisse
et je tremble.

Je suis paisible
en mon chemin,
je n'attaque
ni ne veux frapper,

et la menace
m'intimide.
Combien souvent
mon cœur a mal !

LE GORILLE EN PRISON

Accroupi, tout ridé, dans sa cage salie,
ses mains grises frissonnent le long de ses cuisses,
recroquevillé, raidi et tout plein de crampes
qui rampent sur lui depuis le froid carrelage.

Perdus sont ses tropiques, ses bois et ses lacs,
mais fidèle il en garde la mélancolie.
Elle monte parfois en un désir sauvage,
en un cri violent qui tout entier le perce,

et le fait se dresser sur ses jambes figées,
et après les barreaux de sa sombre prison
qu'il saisit faiblement, il tire en gémissant,
puis va se recoucher en tremblant de vengeance.

De son coin, il regarde les yeux lourds de peine
vers vous qu'il fixe en un muet reproche,
puis il étend les mains en demandant pitié
et enfin se détourne en se mordant les ongles.

L'ARAIGNÉE

Un jour, le vent de Dieu, en ces deux bras berçants
me mit à la croisée où je pends aujourd'hui.
Je pus trouver un mur où je pus me chauffer
et trouvai ma provende dans ce petit coin.

En mes blancs fils, le vent vient chanter tout le jour
doucement sa chanson qui ne finit jamais.
Tôt matin, tard le soir, par soleil et nuages,
toujours il vient chanter... je ne peux l'oublier.

Je ne navigue plus pourtant dans ses deux bras,
je ne fais qu'un voyage dans ce petit coin,
où j'ai trouvé bonheur et une paix médiocre,
gardant mélancolie d'enfin pouvoir partir.

Il ne m'est rien donné de plus en cette vie,
la grâce seulement d'un éternel espoir.
Je tisse ma toile mais elle tremble au vent,
tandis que le désir coule au long de ses fils.

LE TZIGANE

Ses grands yeux sont brûlants d'une brûlante flamme,
il n'est aucun lointain qui contente son cœur.
L'immense plaine et puis l'éternelle aventure
agitent ses désirs comme feuille au bouleau.

Les cités, leurs immeubles tout illuminés,
il les vit sans jamais vouloir s'y reposer.
Les murs et les maisons l'angoissent tellement
qu'après chaque plaisir il s'y sent solitaire.

Sa passion unique : courir les pays.
Son cœur ne peut s'ancrer dans aucun horizon.
Un étrange désir le brûle constamment
qui le pousse toujours et fait souffrir son âme.

Comme celle d'un sage sa bouche se tait,
mais son cœur chante haut quand il a sa guitare,
et quand au crépuscule surgissent les feux
et que les mélodies sont lourdes de tristesse.

CHRISTOPHE COLOMB

Ne demande pas à la vie, comme moi, de pouvoir trouver,
ni de flotte espagnole accomplissant ton rêve,
mais l'éclat lumineux qui captivera toujours ton œil,
et qu'aucune main nuisible ne viendra éteindre.

Il n'est rien de réel qui égale ce rêve.
Ah, j'en fus bien conscient dès que je l'eus éprouvé.
Je m'en allais voguer comme un jeune dieu,
réjoui de mon rêve et par lui seul poussé.

Mon rêve s'éclaircit, alors je le perdis,
j'avais cru en un monde, beau comme un paradis,
oh, qu'en le trouvant, il fut déchiré, comme par une fatalité !
Le nouveau monde trouvé me ravit mon rêve.

Vers l'Espagne vogaient les vaisseaux pleins de chants
mâts et vergues dansant d'un décor de victoire,
mais mon cœur était triste et tout de noir tendu,
sa lumière était éteinte. Maintenant, je m'attriste en ma cage.

Ne demande pas à la vie ce qui n'est que pour toi,
mais en haute faveur, la lumière des rêves éternels.
Souffre mépris, prison, violence et révolte,
mais qu'aucune main vienne éteindre leur éclat.

LE BOUFFON

Je suis votre coupe, et en moi vous buvez vos joies,
que vous croyez miennes, et que j'offre aux autres ;
vous me regardez et vous éclatez de rire,
mais n'entendez pas mon soupir après ma bouffonnerie.

Je suis votre coupe : vous ne me laissez que la lie
qui me reste à la bouche pour me la tordre.
Mais notre joie nous aveugle sur la misère des autres :
et la souffrance de mes rires vous échappe.

Je suis votre coupe, j'étincelle en vos mains,
mais je reste de côté après la fête bruyante.
Je sens mon ardeur pâlir pour une gloire ternie :
une souffrance s'éveille dont nul ne me guérit.

Au travers de mon âme qui devient ma propre coupe,
coule rouge sang comme une pierre poreuse,
en gouttes lentes, ma continuelle souffrance...
Et pour boire ce breuvage je reste seul.

CONTRITION

Entourez ma tête de vos bras,
cachez-la en votre poitrine,
misérable, inquiète et pécheresse,
cette tête avait tellement cru à son illusion.

Entourez ma tête de vos bras,
en cela seulement je crois désormais ;
oh ! entourez-moi de votre miséricorde,
cachez ma tête en votre poitrine.

Espoir et attente ont péri,
et le cœur est tout en lambeaux déchiré.
Miséreux et les mains vides,
il retourne à la maison celui qui a tout dilapidé.

Recevez-moi. Je n'ai rien conservé
que cette croyance : Il est bon.
Oh, entourez-moi de nouveau de vos bras,
je suis de votre chair et de votre sang.

INTÉRIORITÉ

LE ROYAUME DES HOMMES

Pas un homme qui vive comme les étoiles solides et éternelles
qui sur leur route courbe et brillant dans les nuits
vont leur course immuablement au travers de l'espace,
vers un horizon sans frontière, où les jours ne pointent jamais,
mais de lointain en lointain se portent constamment vers de plus lointains horizons.
L'univers est leur domaine.
Les hommes ne sont pas ainsi.

Leur course est limitée en des frontières étroitement circonscrites.
Sur tous leurs chemins se glisse la mort sournoise,
le bonheur y croît chichement, mais la misère surabonde,
et l'angoisse et leur besoin. Ils chancèlent, inconstants,
jusqu'à ce qu'ils meurent, dans l'incertitude et la misère.

Cette terre est leur domaine,
cette terre avec son chant
de joie et de plainte,
d'allégresse et de chagrin,
de don et de demande.

Concernant l'homme, il est changeant comme les jours
qui surgissent de la nuit et y retournent à nouveau.
Ils glissent à l'horizon, environnés d'une lumière hésitante,
du printemps à l'automne, de clair-obscur et de rayonnement.
Et chaque jour, l'homme ressent le mystère de la chute du soir.
C'est le domaine de son âme...
Le soir est son domaine...

Car le soir est l'heure des accomplissements silencieux,
et d'une nouvelle espérance en une nouvelle aurore.
Car voici : l'étoile du berger ! Toute lumière ne périt pas !
Et nous conservons, Dieu, comme des rêves portés doucement,
l'espérance que la lumière au matin va de nouveau venir.
Cette espérance ne trompe pas.

La joie que Vous nous avez laissée
malgré chute et mort,
comme une vie à l'horizon,
d'hériter un jour de la lumière éternelle.

Car, en cette dure existence, c'est l'unique espérance,
une bénédiction comme le soleil en nos jours,
qui va claire en nos nuits comme les étoiles,
pour nous montrer le droit chemin vers Votre horizon,
où il n'y a ni soir ni jour, mais un perpétuel lever matinal.

VIE

Un éveil merveilleux,
être dans la lumière ;
deux yeux qui accrochent
le rêve au visage.

Alors viennent les jours
qui nous tiennent droits.
Après les stériles questions
les yeux se ferment de nouveau.

BONHEUR

Je me suis saisi
du bruit des vents dans les hauteurs
et dans la clarté de mes airs
chante sans bruit le chant de l'âme.

J'ai pris leur sens gai et profond,
par-dessus signes et langages :
en la conscience immobile,
le brillant rêve en parle vite.

C'est du pays de l'origine
le clair matin, sans langue ou signe,
un être-heureux qui me pénètre,
clair comme eau claire des torrents.

CHANT DE LA MUTABILITÉ

Le printemps a le chant des oiseaux
et l'automne leurs vides nids.
L'Est voit le soleil se lever,
l'occident le voit se coucher.

Il n'est rien sur la Terre dans les mains de l'homme
qu'il ne doive rendre à la fin
et ce à quoi le cœur s'engage,
la vie toujours nous en sépare.

Le changement lui reste seul
même si ne le veut son cœur,
et seule aussi la solitude,
cela ne se peut oublier.

Mais le cœur n'en devient plus sage
qui le ferait moins s'attacher ;
et s'il se répand si souvent
il veut toujours se redresser,

sachant que quelque fleur qu'il cherche,
il a connu qu'elle se fane,
qu'à la fin de chaque voyage,
il faut à son terme saigner.

Oh, pauvre cœur, il ne vous reste nulle rose,
c'est bien là la plus profonde de vos blessures.
Ce salut vers lequel votre amour tant vous pousse,
n'est ici nulle part à trouver.

DÉCEPTION

N'attends pas le salut d'une parole d'homme,
toujours elles diffèrent de ce que tu penses.
Jamais un vent venu depuis le Nord affreux
n'apporta de bonheur aux fleurs des nuits de mai.

Doucement leur parler vous bourdonne aux oreilles,
et le cœur s'en bâtit un superbe château.
Mais ne laisse leur chant ainsi t'émerveiller,
car tu te précipites bientôt des créneaux.

CHANT TRISTE POUR UN MORT

Maintenant vous êtes loin
comme l'hirondelle est loin
après l'été ;
et tout devient pour moi
un gris reflux d'automne,
moi rêveur résigné.

Maintenant, vous êtes loin,
ce que j'attendais d'heureux
s'est éloigné ;
oui, tout est bien fini,
et pour vous et pour moi,
voilà, mes larmes coulent.

Maintenant vous êtes loin.
Je peux seulement de vous
me souvenir.
Si vous êtes cachée
image bien-aimée,
vous faites signe encore.

RÊVE
IN MEMORIAM PATRIS

Je veux tant vous tendre mes mains,
mais n'ai pas de force en ce geste ;
vous vous tournez et semblez vouloir repartir,
mais restez à mon geste effrayé.

De joie, je veux vous approcher,
mais vous sens, sans force, échapper,
porté en des eaux de vertige,
et puis soudain, nous sommes l'un près de l'autre.

Vous partez et revenez,
immobile l'un près de l'autre,
un jeu tacite de l'amour
qui nous sépare et nous unit.

S'en aller puis se retrouver,
clairement s'entendre en silence,
un dernier revoir, disparaître,
départ que je n'ai jamais compris.

PRIÈRE

N'agitez pas le van
avant que ma vie
ne se soit alourdie
d'un pain doré.

Soufflez dans le vent
la paille vide,
loin de vous
elle doit périr.

Mais laissez mon épi
à votre lumière,
jusqu'à ce que, jaune doré
il tombe à terre.

Votre fécondité
plane sur la terre,
ne gardez pas pour moi
votre malédiction,

mais donnez-moi le fruit
qui puisse s'alourdir,
jaune doré pour votre
redoutable van.

MISÈRE

Comme aucun je suis
miséreux,
ah ! soyez bon, vous Dieu
infini.

Ma tête est malade en
ses pensées ;
mon cœur est malade en
ses attentes.

Je chancelle fragile,
inconstante
est mon âme dolente,
miséreuse.

Soyez-moi, Dieu, infi-
niment bon.
Votre sang odorant
soit ma force.

CHANT INTÉRIEUR

Comme en l'eau qui va toujours en coulant,
le roseau tremble et murmure léger,
que ce soit en plein jour ou bien close nuit,

il vit en moi, bien qu'en un grand silence,
comme des feuilles le léger frisson,
un désir constant qui ne se tait pas,

mais plein d'attente et qui pense toujours
le vertige d'un chant, comme un doux vent
qui ne trouve pas les mots pour se dire.

L'INGRATE

Tu te tournes contre moi comme une fille ingrate.
Ce que j'ai fait pour toi devient faute, Raison,
car le savoir a grandi comme un fruit amer
changeant en fiel la joie que tu avais trouvée.

Enfant chancelant, ne t'avais-je pas aimée ?
Ne t'ai-je pas offert et ma joie et mes forces
pour allumer en ton œil sombre la lumière
comme un matin couvre l'obscur inquiétude ?

Maintenant, tu es contre moi, car ton rayon
ne chasse pas les ombres autour de ta tête.
Tu habites le clair-obscur où le secret
se dissimule, qu'aucun homme n'interprète.

Ne sois donc pas ingrate, je ne t'accuse pas,
toi que je sentis croître, en qui j'avais ma joie.
Reçois le grand secret qui habite ton âme.
Humblement laisse-toi conduire à sa lueur.

Sois de ces pèlerins qui au bord de la route
sans courage et sans force sont assis dans l'ombre,
restant patients, sans mépriser aucun don,
n'oubliant rien du but de leur lointain voyage.

LACRIMÆ RERUM
LES LARMES DES CHOSES

Il y a une plainte dans l'univers
qui croît à travers tous les temps.
L'homme partout la perçoit
jusqu'à ce qu'il doive d'ici partir.

Elle résonne depuis l'abîme
et monte parmi les étoiles,
elle murmure en chaque goutte de pluie
qui tombe tout près ou au loin.

Une plainte qui chante : "Seul, seul",
qui coule de toutes les sources,
de tous les vents, les lointains et les mers,
qui se lève avec tous les soleils.

Elle vit dans la floraison du printemps,
au changement des années.
L'automne est plein de son accent,
aucune marée ne peut la calmer.

Une plainte qui chante : "Périr, périr",
au cœur de toutes choses,
et le plus profond secret de chaque existence,
elle le remplit de son chant douloureux.

En chaque joie, en chaque chagrin,
dans l'âme et l'intelligence,
dans chaque silence et chaque chant,
dans le mourir et dans l'aimer...

Oh, plainte du monde, oh, plainte de l'âme,
oh, soupir éternel,
oh, création qui attend un matin
qui ne colore jamais cet air,

votre création, Dieu, qui gémit et attend
et appelle la Révélation,
qui roule en sa souffrance et pleure
après l'heure de votre Manifestation.